



Dessin de HEIDBRINCK.

La Butte Montmartre.

En haut le sacré,  
En bas le profane.

Heidbrinck : *La Butte Montmartre. En haut le sacré. En bas le profane.*

Le Courrier Français, 10 novembre 1889

© Coll. part

## “Je ris en pleurs”

Sur les pas de Jehan-Rictus à Montmartre

« *Jehan-Rictus* », avec un trait d'union, s. v. p. J'ai trouvé ce pseudonyme en réfléchissant au demi-vers de Villon : *Je ris en pleurs...* Jehan était pour évoquer la poésie du Moyen Age ; Rictus c'est le rire de la douleur, la grimace ou la crispation du visage d'un homme qui souffre, grimace d'amertume qui a l'air d'un rire. »



Voici comment Gabriel Randon revendique sa filiation au poète médiéval. Et qu'importe la posture de son geste, il n'est pas le seul, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à voir en Villon l'image parfaite du bohème avant l'heure, du *poète maudit*, aussi capable de composer une chanson que de dégainer son poignard. François Villon, l'archétype de l'Artiste-vagabond, lettré et mauvais garçon.

A ses débuts, lui aussi connaît la rue, il en nourrira sa poésie. Jeanne Landre, biographe et amie, relate cet épisode de jeunesse : « *Il couche dehors presque toutes les nuits, il est un de ces clochards qui errent dans Paris avec la perpétuelle terreur de se faire coffrer pour vagabondage... Ramassé, demi-mort, dans une rue en février 1889, il est transporté à Lariboisière, où on l'hospitalise jusqu'en mai.* »

De cette épisode, Jehan-Rictus l'autodidacte conserve le goût de la poésie du bitume, *argotique*, battant le pouls de la chaussée, suivant le *beat*. Il s'inscrit dans la lignée de ceux qui marchent pour ne pas mourir. Dans la rue chante Aristide Bruant, champion du parler populaire, son grand rival montmartrois. Les *beatniks* d'aujourd'hui sont les rappers de La Chapelle, les slameurs de Max Dormoy ou Barbès... Ils s'appellent Doc Gyneco, TSR Crew, Flynt, Scred Connexion, Sopico, le beatmaker DJ Pone... et bien sûr Virus.

Suivons Rictus sur le boulevard dans sa déambulation avec en fil rouge sa litanie : “*Je ris en pleurs*”.

En ce temps-là, Montmartre désigne deux mondes distincts. On précise alors : *La Butte Montmartre* et le *Bas Montmartre*. Le boulevard délimite la frontière. Partons de la Goutte d'Or, métro Barbès, prenons le boulevard Rochechouart, place Pigalle, boulevard de Clichy, puis le Moulin Rouge sur la place Blanche et arrivons enfin place de Clichy. Le trajet correspond à l'ancien *mur des Fermiers*

*Généraux* construit à la veille de la Révolution pour taxer certains produits comme le vin entrant dans la ville. Bals et débits de boissons se fixent et prospèrent le long de l'enceinte extérieure. En 1860, celle-ci est détruite, l'octroi est prélevé plus loin, aux *Fortifs*, nouvelles barrières défensives (correspondant au Périphérique). Au même moment, Paris s'agrandit et passe de douze à vingt arrondissements grâce à l'intégration de huit villages dont celui de Montmartre.

C'est sur le boulevard que se situe le *Montmartre des rires* et des plaisirs. Scène ininterrompue dont les sunlights s'illuminent à la tombée de la nuit. Cabarets, caf' conc', cirque, attractions foraines, brasseries, bals et autres *lieux interdits* ne ferment qu'à potron minet. Son pendant, le *Montmartre des pleurs* commence dès que l'éclairage au gaz baisse en intensité, dans les rues adjacentes, perpendiculaires et pentues. A l'écart du spectacle, prospèrent misère, marginalité, prostitution, syphilis, tuberculose, délinquance... Passé les projecteurs de la scène, voici les coulisses. Semblables à l'envers du décor d'un théâtre de ce que l'on a appelé peut-être un peu trop hâtivement la *Belle Époque*.

Mais Montmartre ne se limite pas à cette opposition entre gaieté et chagrin, il y en a bien d'autres : nuit-jour, oïseté-travail, campagne-ville, *rapins-rupins*, local-cosmopolite, religion-anarchisme, bohème-société du spectacle...

Le piéton passe d'une atmosphère à une autre en changeant de rue... Et pourtant, il a l'impression d'être dans un monde à part où liberté et avant-

garde artistique forgent une identité forte au quartier. Le *mythe de Montmartre* est en train de prendre forme lorsque le jeune Randon débarque. Bientôt acteur, sa vie se confond avec ce coin de Paris. De neuf ans à sa mort, il ne le quittera plus, déménageant même plusieurs fois dans la même rue.

Entre 1870 et 1930, témoin de la modernité, l'enfant voit fiacres et omnibus courir le pavé, l'adulte roule en voiture et métro. Jehan-Rictus évolue dans une ville en perpétuel mouvement bien loin de l'image pittoresque du Montmartre figé de carte postale.

A chaque rue, l'effervescence se traduit par les chantiers omniprésents. Derrière les palissades s'élèvent les immeubles de rapport et là-bas sur la colline, le Sacré-Cœur... Une Assemblée Nationale très droitière a voté l'édification d'une basilique sur le point culminant de la capitale. C'est là qu'en mars 1871 éclata la *Commune de Paris*. Choix symbolique du lieu dans la double intention de faire expier les crimes des Communards et de placer le pays sous la protection de la Religion. Inutile de dire que la décision fut ressentie comme une provocation par de nombreux Montmartrois. On pense à Clemenceau, jeune maire du XVIII<sup>e</sup> puis député de l'arrondissement, artisan des lois sur la laïcité. Et à Louise Michel, figure de la Commune et icône infatigable de la cause féminine. Les idées libertaires et anarchistes prennent racine ici. A travers journaux, cafés et cabarets, on y cultive un esprit rebelle et indépendant. Rictus les fréquente un temps... il peaufine son image de révolté.

Alors que la cité s'aère, s'embourgeoise et se modernise, Montmartre demeure une enclave populaire et campagnarde bien éloignée de l'urbanisme rectiligne haussmannien et résiste tant bien que mal aux promoteurs immobiliers : on y voit des friches, de petits jardins cultivés, des vergers et de vieux moulins. Un aménagement quelque peu anarchique de cabanes lui donne une allure de bidonville. A son sommet, la place du Tertre ressemble à une place de village, quelques fermes subsistent, certaines rues étroites sont en terre et sans éclairage, les fiacres refusent de les prendre...

Le Parisien avait pris l'habitude de monter sur la Butte respirer le bon air et admirer le panorama. Avant la Tour Eiffel, les moulins sont les points les plus hauts de la capitale. Les meuniers proposent aux promeneurs une galette avec un verre de lait qui se transforme en verre de cidre puis de vin... On y danse et s'y rafraîchit de *guinguet*, vin aigrelet produit localement qui laissera le mot *guinguette*. L'endroit, de par son pittoresque, sa tranquillité et la modicité des loyers attire les artistes. C'est le cas des Impressionnistes et notamment de Renoir qui en restitue l'atmosphère dans *Le Bal du moulin de la Galette*.

Quand il ne fut pas vagabond, Gabriel Randon exerça une ribambelle de petits boulots de subsistance : figurant de spectacle, emballleur-livreur, garçon de courses. Puis homme de peine, balayeur, manœuvre, débardeur aux Halles, commis-greffier, précepteur... avant d'être petit fonctionnaire de mairie et journaliste, écrivain, chansonnier, conférencier... et enfin poète !

Inlassablement, la foule des *petits métiers*, *biffins* (ainsi qu'on appelle chiffonniers et éboueurs), artisans, commerçants battent le pavé quotidiennement pour joindre les deux bouts. En 1900, ils souffrent déjà de l'industrialisation galopante et de l'apparition des grands magasins.

A l'emplacement de *Tati* à Barbès, *Les Grands Magasins Dufayel* célèbrent l'avènement de la société de consommation. Un véritable bazar sur plus d'un hectare où est inventée la *vente à tempérament* (le crédit à la consommation).

Revenons sur le boulevard où s'activent les *trottins*, ces jeunes ouvrières modistes chargées de faire les courses, de livrer chapeaux et robes à domicile. Nombreuses femmes du quartier travaillent dans la confection. En bas de l'échelle, les grisettes, cousettes, arpettes, qu'elles soient couturières en chambre ou employées dans les ateliers. En haut, les midinettes œuvrent pour la haute couture. A côté, lavandières, blanchisseuses et repasseuses s'usent à embellir le travail de leurs consœurs. La *Gervaise* de Zola s'échine dans un lavoir à la Goutte d'Or. *L'Assommoir*, le nom du troquet sordide où les ouvriers *s'assom-*



© Collection Le Vieux Montmartre

ment d'alcool frelaté, dès le travail fini. On est loin du vin joyeux lampé au *Moulin de la Galette* !

Monde marqué par la brutalité du travail (on parle de *bagnes ouvriers* pour les usines), par l'alcoolisme, la violence, l'insalubrité des logements... Et que dire de l'angoisse quotidienne pour arriver à s'en sortir, la dégringolade vers la misère, la prostitution, la maladie...

La déchéance, Rictus se la remémore dans son *Journal* du 4 octobre 1899 : « *Au bout de peu de temps le mois touché, l'émolument s'évaporant et c'était de nouveau les privations, l'absence de lumière, de feu, de vêtements, de souliers; de chemises et surtout de repas – c'était la solitude, la chasteté, le mépris, la méfiance, c'était la Faim, c'était le piétinement éternel dans la médiocrité et bientôt après le congé du propriétaire, la menace d'expulsion et le déménagement forcé, fatal, à la cloche de bois et puis le vagabondage, – et la chute, la déchéance sourde que je redoutais tant.* » *Déménager à la cloche de bois*, clandestinement sans payer le loyer. Rictus est coutumier du fait !

La précarité touche d'abord les femmes. La prostitution devient quasiment une nécessité en cas de coup dur. Réalité chantée par Eugénie Buffet créatrice du genre "réaliste". Elle *gouale* vêtue en *pierreuse*, nom que l'on donnait alors

aux femmes qui *filait sur le ruban*... racolaient sur le trottoir. Avec l'éclairage au gaz, Paris se change en ville-lumière. Les *pierreuses* sont alors autorisées à sortir. Elles se transforment en belles de nuit et participent de la fête du boulevard comme le vantent les guides de Montmartre à l'usage des touristes : « *De dix heures du soir au petit matin, le spectacle est féerique depuis le square d'Anvers jusque et y compris la place Clichy. Quel brouhaha, que de frous-frous ! Une fête perpétuelle, une noce sans répit, une joie, une gaité folles.* »

Paris la *ville-monde*, ville cosmopolite et capitale des arts, attire lors de l'Exposition Universelle de 1900, 50 millions de visiteurs ! Montmartre devient le passage obligé dans la capitale, le symbole même de *la Vie Parisienne*. Si Paris est perçue de nos jours comme la ville romantique par excellence, c'est à l'époque le "bordel de l'Europe".

L'image d'un Paris sulfureux fait vendre et le bourgeois adore s'y encanailler. A côté des pensionnaires de maisons closes, les *officielles*, encartées par la police et médicalement suivies, agissent les *insoumises*, non déclarées exerçant de manière clandestine et risquant la prison. Les *filles* sont partout dans la ville, sur le boulevard, dans les bals, skatings, théâtres, cafés, cabarets, restaurants... Leur souteneur ou *Julot* n'est jamais loin.

Garçon souvent issu de bandes de voyous que la presse à sensation baptise au début du siècle *Apaches*. Au départ, il s'agit de gamins en rupture, refusant la vie de leurs parents. Ces gangs se revendiquent de la (supposée) sauvagerie extrême des Indiens. Place de Clichy, le célèbre *Wild West Show* de Buffalo Bill triomphe à l'*Hippodrome*. Les Peaux-rouges sont les dernières tribus rebelles, le peuple inassimilable. A chaque quartier sa bande, à Montmartre, les *loups de la Butte* attaquent le bourgeois à la sortie du cabaret, et de mèche avec leurs *gigolettes*, le dévalise...

Les fêtes foraines divertissent les Parisiens de septembre à juillet. Les forains prennent possession du boulevard de Rochechouart au mois de novembre. Parmi eux, *Basco* l'avaleur de sabre, *Boulangé* l'Hercule qui jongle avec les poids, *Slimen* le briseur de chaînes, les *frères Marseille*, champions de lutte gréco-romaine, la *famille Bouvier*, spécialistes des sauts et voltiges... sans oublier les cartomanciennes et

autres *monstres* dans leurs baraques. A part quelques-uns comme le dompteur *Bidel* qui finit millionnaire, la fête foraine est l'antichambre du cirque tout proche. Les plus talentueux franchissent la porte de l'illustre cirque *Fernando* (qui deviendra *Medrano*). Avant le cinématographe, ses spectacles font fureur, attirant tous publics. On vient voir les numéros d'écuyers, de trapezistes et de clowns de légende : *Geronimo Medrano* dit *Boum Boum*, *Footit* et *Chocolat*, *Grock*, les *Fratellini*... Seurat, Degas, Picasso ou Pelez ont été sensibles à l'univers circassien. Lumière, virtuosité, spectacle, onirisme, drôlerie mais aussi mélancolie, marginalité et désolation derrière les paillettes.

En sortant du chapiteau, sur le trottoir d'en face, l'*Élysée Montmartre*, l'un des plus anciens bals de la capitale. On s'y étourdit en dansant le *chahut-cancan*, en passe de devenir une danse de spectacle professionnelle, le fameux *French Cancan*. L'*Élysée* est détrôné par le *Moulin Rouge* où sont recrutées les meilleures : *Grille d'égoût*, la *Goulue*, *Jane Avril*, la *Sauterelle*, *Rayon d'or*, *Nini Pattes en l'air*, *Vol au vent*... toutes immortalisées par Toulouse-Lautrec. Dans ce lieu incontournable du *High Life* selon la terminologie d'époque, la *Goulue* tutoie le Prince de Galles ! Le champagne coule à flots et monte vite à la tête d'autant plus que les danseuses, entre deux sessions, sont disponibles ! Les spectacles évoluent vers des shows, où le corps des femmes est fortement érotisé : un climat trouble idéal pour le racolage. C'est une nouvelle forme de prostitution donnant au client l'illusion de la séduction.

Les établissements rivalisent dans une surenchère d'excentricité. Toute nouveauté est bonne pour attirer le client. Des cabarets thématiques aux noms loufoques (*Le Néant*, *le Ciel et l'Enfer*, *La Taverne du Baigneur*) aux caf'conc' dont le *Divan Japonais* où triomphe Yvette Guilbert, *Le Mirliton* d'Aristide Bruant dont l'argot rince le bourgeois. Mais aucun ne surpasse le *Chat Noir*, cabaret artistique d'un nouveau genre où se mélange brillamment poésie, chanson, humour noir et théâtre d'ombres... A côté d'Alphonse Allais, Charles Cros, Verlaine,



Jules Grün : *Guide de l'étranger à Montmartre*. 1900  
© Collection Le Vieux Montmartre

Érik Satie, Jehan-Rictus participe à de mémorables soirées. C'est ainsi que la *société du spectacle* s'installe. Malgré les lamentations des Artistes, l'avant-garde est vite récupérée et mise au service du marché.

Du *Chat Noir*, situé en plein *Breda*, quartier chaud, remontons pour apponter place Pigalle. Sa réputation ne date pas d'hier ! Autour de la fontaine où se tient chaque lundi le marché aux modèles, trois lieux mythiques servent à toute heure de l'absinthe : *l'Abbaye de Thélème*, *la Nouvelle Athènes*, *le Rat Mort*...

*Cocotte*, *Grands duc*, bourgeois, bohème, mendigotte, soupeuse, ambulante, *Alphonse* et

*sergot* se croisent au cœur de la nuit avant de laisser la place aux *cris de Paris* qui annoncent le jour nouveau.

La silhouette efflanquée de Jehan-Rictus, long paletot aux basques élimées et cylindre vissé sur sa tête de Christ outragé, file sur le boulevard sa trajectoire d'oiseau nocturne à la vision acérée. Tel que l'a dessiné son ami Steinlen dans *les Soliloques du Pauvre*, d'un trait de crayon charbonneux, le *Revenant* s'extrait à chaque vignette de l'épaisseur d'un halo de nuit froide, pour rejoindre sa couchette de la rue Camille Tahan aux abords de la place de Clichy.

Christophe ARNAUD



Jehan-Rictus (deuxième depuis la gauche) en compagnie d'autres animateurs du *Chat Noir*.

© Collection *Le Vieux Montmartre*